

Le 10 avril 2017

Festival. L'enfer ce n'est pas les autres

À Rennes, le Mythos donne de la voix à la parole et au corps avec soixante représentations de musique, théâtre, danse, art du conte. Avec *Still in Paradise*, Yan Duyvendak et Omar Ghayatt s'attaquent aux stéréotypes pour regarder le monde en face.

Mythos, le festival des arts de la parole dans toutes ses déclinaisons, interprétée, chantée, chorégraphiée... se déroule chaque année à Rennes au mois d'avril, à l'initiative de Mael Le Goff, dont le père était conteur et lui a transmis cet amour des mots. Pour cette 21^e édition, du 31 mars au 9 avril, on pouvait se découvrir de tous les fils et savourer un avant-goût d'été au parc du Thabor ou autour du chapiteau, le Magic Mirror, qui reçoit plus de mille personnes à chacun de ses concerts. Au final, soixante spectacles de musique, théâtre, danse, art du conte, proposés dans une vingtaine de lieux, qui drainent près de cinquante mille spectateurs de tous âges venant entre amis ou en famille. Si Rodolphe Burger, Emily Loizeau, Michel Legrand, Claire Diterzi, Gaël Faye ont fait le buzz, la programmation théâtrale, qui invitait à une réflexion contre « la peur qui gagne » et « la conscience qui recule », a aussi trouvé son public.

« Action », « Boum ! », « Djihad beauté », « Home » et « Burqus »

La proposition la plus originale et la plus en phase avec cette intention est incontestablement *Still in Paradise*, de Yan Duyvendak et Omar Ghayatt, créé en 2016 au Théâtre Forum Meyrin de Genève et dont c'était la première en France. Les deux performeurs, néerlandais et égyptien, travaillent ensemble depuis 2007, sur un projet au long souffle, qui a d'abord donné *Made in Paradise*, où ils explorent leurs représentations respectives de l'Orient et de l'Occident, après l'irruption traumatique du 11 septembre sur la scène politique mondiale. Après une tournée sur plusieurs années et dans divers pays, ils réinterrogent et remettent à jour ce dispositif, l'enrichissant notamment de leur analyse, contradictoire, des printemps arabes.

Conviée à laisser chaussures et sacs à l'entrée de la salle du musée de la Danse, la centaine de spectateurs sait déjà qu'elle ne va pas assister à une représentation classique.

Ici, pas de ligne de démarcation, le spectacle se fait ensemble et avec tous. L'échange n'est pas un procédé interactif, c'est le principe actif de la représentation qui lui donne à chaque fois sa singularité. Yan et Omar sont accompagnés de Georges Daaboul, le traducteur d'Omar qui s'exprimera seulement en arabe, mais également performeur au même titre que ses compagnons. Ils nous présentent d'abord leur démarche et leurs interrogations, qu'ils nous tendent comme un miroir : que nous apprennent les médias sur le monde et comment on vit avec ça ? Qu'est-ce que cette peur de l'islam qui alimente quotidiennement l'actualité ? Sur toutes ces questions et la manière dont elles s'immiscent dans notre vie, ils ont collecté des matériaux en abondance, qu'ils traitent sous forme de fragments mis en espace. Ils en ont une cinquantaine dans leur besace, mais ce soir on sera invité à en choisir cinq parmi une douzaine qu'ils nous présentent de manière ludique, créant attente et suspens. « Action », « Boum ! », « Djihad beauté », « Home » et « Burqus » seront sélectionnés démocratiquement à main levée.

Tous les non-dits qui se jouent dans la tête de chacun

On aura aussi leur dernier fragment sur les réfugiés. Ce parcours aléatoire permet de saisir la richesse et la variété des formes du processus : récit, jeu, vidéo, photos, objets, jouets... Dans « Action », c'est le rapport à l'image qui est décortiqué dans les films américains pour démanteler la représentation aliénée de l'autre. On est aussi saisi par la proposition de mettre les spectateurs en cercle et de leur demander de s'exprimer durant dix minutes sur ce qu'ils connaissent de l'islam. Eux n'interviendront pas. La circulation de la parole est alors étonnante. Un peu plus tard, pour « Burqus », ils séparent hommes et femmes et invitent ces dernières à se recouvrir de tous les éléments d'une burqa intégrale. Des spectatrices marquent leur réprobation en se mettant à l'écart. On prend alors la mesure de tous les non-dits qui se jouent dans la tête de chacun. Cela pourrait à tout moment mettre en péril ou en question la représentation. C'est ce que semblent attendre les performeurs. Prêts à assumer jusqu'au bout leur geste artistique. Marina Da Silva